

CRITIQUE

L'ÉLAN GAMBLIN

Par Philippe Lançon (<http://www.liberation.fr/auteur/1952-philippe-lancon>)

— 8 décembre 2004 à 03:22

La beauté de Jacques Gamblin n'est dépourvue ni d'hésitation ni de fragilité. Elle s'appuie même sur l'une et l'autre, c'est un muscle qui vacille. Son nouveau et second spectacle met en scène, comme le précédent, un homme qui se raconte, ou plutôt s'ébauche, à travers son corps en action.

Dans le Toucher de la hanche, écrit en 1997, il était danseur. Cette fois, il est marathonnier. Toujours seul sur scène, il dégorge comme un adolescent gracieux et gêné ce texte assez autobiographique (1). Il le dit sur une « quatre voies » de traviole, ondulant comme sous l'effet d'un alcool ou d'un tremblement de terre.

L'existence a de ces dos-d'âne et Gamblin a quelques raisons d'être perturbé : sa fille naît, son père meurt. Entre les deux, il court, il court, du kilomètre 271 au kilomètre 313. Un marathon vers la Normandie natale qui n'achève ni ses chevaux ni ses rêves, mais les perturbe de manière sensible et subtile.

Aérien. Tout commence par l'histoire d'un homme qui trouve que sa voiture porte à droite. Il est le seul. Ni le garagiste ni sa femme ni ses amis, n'éprouvent la même chose que lui. Il est comme le personnage d'un roman d'Emmanuel Carrère, qui croit s'être rasé la moustache, mais s'aperçoit que personne autour de lui ne l'a jamais vu avec. La comparaison s'arrête là. L'homme à la moustache s'enlisait dans un malaise ne pouvant ouvrir que sur la folie et la mort. L'homme de Gamblin est plus aérien, presque naïf. Sa faiblesse face aux bouleversements intimes le saoule de perceptions. Il court seul sur la route dans la nuit. Il devient violent avec ceux qui le contrarient. Il ne sait plus vraiment quel est le sens de la course. Mais, finalement, il s'en sort : la grâce est la plus forte.

Nuages de mots. Jacques Gamblin ne dit pas son texte : il le lâche en riant, en pouffant, en soufflant, comme si les mots intimidaient son existence. Le décor d'une route qui déraile est bien utilisé. L'acteur s'allonge sur les ondulations. Il s'installe dans un trou au sommet d'un mamelon. Il fait reposer son corps sur un seul bras, le long d'une pente. Il se dénude peu à peu, tous muscles dehors, comme pour renaître en compagnie du vivant (sa fille) et du mort (son père).

Le texte n'est pas linéaire mais brossé, guidé et haché par les impressions, les souvenirs, les angoisses. Le corps est traversé par ces nuages de mots, sans autre logique que celle du cœur. Il ne faut pas chercher à tout saisir, à tout mettre en ordre. Simplement suivre l'homme en spectacle dans ses détours et jusque dans ses ratés. La beauté est imparfaite, Gamblin aussi, tant mieux.

(1) Publié aux éditions le Dilettante, 126 pp., 13 euros.